

Prends ça court 2011 **Malcolm Sutherland et les autres**

Luc Chaput

Number 271, March–April 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63607ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, L. (2011). Prends ça court 2011 : Malcolm Sutherland et les autres. *Séquences*, (271), 29–29.

Prends ça court 2011 Malcolm Sutherland et les autres

À l'initiative de Danny Lennon et sous sa direction, l'événement Prends ça court a su faire sa place dans le paysage cinématographique québécois, tout d'abord par ses projections dans le café du Monument-National et ailleurs et sa présentation de courts québécois dans divers festivals internationaux. Il a réussi aussi depuis quelques années à organiser une remise annuelle de prix importants, dont la prochaine édition aura lieu pendant les Rendez-vous du cinéma québécois. Survol des films en lice cette année.

Luc Chaput

Dans le domaine de l'animation, Malcolm Sutherland montre par deux fois que le manque de moyens techniques peut être suppléé par la grandeur de l'imagination. *Umbra* est un bel hommage à *Gulliver* de Jonathan Swift. Un astronaute arrive sur une petite planète où l'ombre qu'il projette provoque la chute des minuscules habitants de celle-ci. Ces petits êtres semblent d'ailleurs prendre le cosmonaute pour une divinité. Le travail de contraste entre le noir et le blanc et la multiplicité des formes permettent à Sutherland d'élaborer un conte philosophique sur la place de l'humain dans l'univers, où l'on a peut-être besoin d'un plus petit que soi. L'ombre du début devient faille, tunnel, sortie de sphère en relation avec d'autres sphères. Ce court pourrait être aussi employé à bon escient dans un cadre pédagogique familial ou institutionnel.



La Fête est une série de rapides croquis pris lors de la Fête nationale, on peut supposer à Montréal dans un quartier multiculturel.

La Fête est une série de rapides croquis pris lors de la Fête nationale, on peut supposer à Montréal dans un quartier multiculturel. Le bleu prédomine et devient ballon, drapeau, fanion ou chapeau. Des enfants s'amuse, pleurent ou dorment; des gens se croisent, s'épient, se jaugent, communiquent; des formes se rapprochent, les flots de musique d'un *didgeridoo* australien servent de relaxant. L'accumulation de détails permet habilement de revivre une telle journée dans toutes ses subtilités.

Catherine de Kun Chang met en scène dans une chambre deux hommes qui parlent avant de s'endormir après une fête où ils se sont croisés. Chacun a avec la femme du titre, qu'on ne voit d'ailleurs jamais, un lien que le spectateur et les deux protagonistes découvriront petit à petit, pour le moins avec étonnement. *Murmures* d'Alexandre Labbé et *Cabaret de la dernière chance* sont deux œuvres étudiantes qui séduisent par leurs qualités de scénario, de mise en scène et d'interprétation. Le *Cabaret* d'Ismaël Auray pourrait servir de hors-d'œuvre avant **Curling** de Denis Côté, avec lequel il entretient des ressemblances de lieu et de sujet dans une version plus légère. *Murmures* et *Cabaret*

emploient avec bonheur les chansons populaires américaines ou québécoises pour rapprocher les cœurs esseulés. L'un se sert des lieux exigus des appartements et d'un couloir de conciergerie tandis que l'autre joue avec les plans larges d'une salle de quilles.

À partir de la nouvelle de l'écrivaine néo-zélandaise Katherine Mansfield, *Feuille d'album*, *Impossible* de (Vanya Rose) raconte quant à lui la rencontre fortement improbable entre un peintre maniaque et une voisine qu'il épie. L'ajout du texte dit par une voix très britannique sert de contrepoint narratif à une mise en images mettant en scène des lieux essentiellement montréalais. *Opasatica* d'Éric Morin nous amène dans un hiver très nordique et blanc sur les bords du lac Opasatica pour une chaude rencontre entre une hispanophone et un Québécois adepte de motoneige et d'autres sports intérieurs ou externes. L'œuvre a un côté souvenir de vacances assumé et charmant.

Dans le domaine du «documenteur», la biographique fictive *Marius Borodine* d'Emanuel Hoss-Desmarais élabore avec doigté un improbable portrait d'un idéateur québécois, génie en herbe qui inventa de nombreuses et incongrues machines plus ou moins inutiles. Le monologue André Sauvé est un des interprètes bien choisis de cet édifice narratif dont la fin est aussi étonnante.

Séquences a déjà parlé dans ses numéros précédents d'autres courts marquants de l'année: *La Tranchée* de Claude Cloutier, *Sophie Lavoie* d'Anne Émond et *Jonathan et Gabrielle* de Louis-Philippe Eno, qui prouvent tous la vitalité de ce média au Québec, spécialement lorsqu'on lui laisse les coudées franches. **S**